

Zeitschrift: Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata

Band: - (1991)

Heft: 14

Artikel: Idéal, image mythifiée e tableau "peint d'après la vie" : Muralt, Virgile, Scheuchzer et les trois temps de la représentation dans Les Alpes d'Albert Haller

Autor: Heidmann Vischer, Ute

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1006606>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ute Heidmann Vischer

**IDÉAL, IMAGE MYTHIFIÉE ET TABLEAU
"PEINT D'APRÈS LA VIE"**

**Muralt, Virgile, Scheuchzer et les trois temps de la
représentation dans *Les Alpes* d'Albert Haller**

En 1728, sur le chemin des Alpes, Albert de Haller passe à Colombier, près de Neuchâtel, lieu d'exil du philosophe bernois Béat de Muralt. Dans son journal de voyage, le jeune médecin évoque Muralt comme un "homme unique [...], qui peut seul donner une idée des Suisses fort opposée de celle du vulgaire"¹. Il est très probable que Haller avait alors à l'esprit la *Lettre sur les Voiages*, la dernière des *Lettres sur les François, les Anglois et les Voiages*, dans laquelle Muralt transmet en effet une telle "idée" différente des Suisses². En attribuant aux "anciens pères" des Suisses des qualités morales comme la "droiture", la "simplicité" qu'il définit comme l'"incapacité de feindre"³, Muralt se distingue de l'opinion encore généralement répandue à cette époque, suivant laquelle le Suisse était un "homme grossier"⁴ sans qualités morales qui vendait ses services au plus offrant.

En parlant d'"idée" des Suisses et non pas d'"image", Haller fait ressortir un aspect important de la *Lettre sur les Voiages*. En effet, Muralt y donne plutôt une représentation abstraite et idéale des Suisses qu'une image qui aurait trait à une réalité sensible, aux manifestations réelles d'un peuple. L'"idée des Suisses" qu'il expose à la toute fin de

1 Albert de Haller, *Récit du premier voyage dans les Alpes (1728)*, Avec une introduction et des notes de E. Hintsche et P.F. Flueckiger, St.Gallen, Hausmann AG, 1948, p. 3.

2 Muralt, qui avait publié ses *Lettres* une première fois en 1725, venait, au moment du voyage du jeune Haller, d'en publier une deuxième édition révisée. Je cite le texte dans l'édition de Charles Gould qui se base sur le texte révisé de 1728, paru à Paris en 1933, réimprimé par Slatkine, Genève, 1974.

3 Béat de Muralt, *op.cit.*, p. 307.

4 *Ibid.*, p.166.

cette lettre et qui en représente en quelque sorte l'aboutissement, est dérivée d'un concept intellectuel, le concept de l'homme idéal que le philosophe bernois avait défini dans la première partie de sa *Lettre sur les Voyages*. Cet idéal est construit à partir d'un constat négatif à propos des peuples étrangers, notamment des Français dont il fait une sévère critique. Il inclut dans sa critique les Suisses qui tentaient de les imiter. L'homme idéal conçu par Muralt est point par point à l'opposé de l'homme issu d'une civilisation trop raffinée, corrompue par le luxe. Il en est le renversement presque exact. Cet homme idéal dont Muralt prête les qualités aux Suisses d'antan, possède toutes les vertus que l'autre, l'homme corrompu, ne possède pas ou ne possède plus. La "simplicité", la "droiture" et la "cordialité" de l'homme idéal et du Suisse d'antan s'opposent à la prédilection de l'homme corrompu contemporain pour l'"apparence", l'"imitation" et l'"esprit" et à son hypocrisie⁵.

Dans son poème *Les Alpes* rédigé au retour de son voyage, Albert de Haller esquissera un portrait des habitants des Alpes et donnera, lui aussi, une "idée des Suisses fort opposée à celle du vulgaire". De même que son compatriote exilé, le poète part d'un constat négatif, d'une critique sévère de l'homme contemporain corrompu par le luxe étranger. A partir de ce constat négatif, il construit en contre-modèle un idéal, l'idéal de l'homme simple et authentique qui vit en accord avec Dieu et la nature. Si Muralt voyait cet idéal incarné par les "anciens pères" du temps du pacte helvétique, le projetait dans un passé révolu, Haller le ramène au temps présent: l'idéal s'incarne pour lui dans une peuplade qui existerait encore, retirée dans l'enceinte des Alpes, dans une contrée jusqu'alors peu explorée.

Sa description de la vie et des moeurs de cette peuplade est peinte sur fond d'un autre tableau, dont elle représente le renversement positif: celui des moeurs des contemporains ayant succombé aux tentations et à l'aliénation du luxe importé par les cours royales. Ce tableau négatif et critique constitue, de manière plus ou moins explicite et apparente, la toile de fond du poème entier qui s'inscrit d'ailleurs, comme la *Lettre sur les Voyages*, clairement dans une perspective didactique et moraliste. La critique des corrompus est explicite dans les strophes du début et de la fin du poème qui évoquent avec ironie leurs coutumes décadentes⁶.

5 *Ibid.*, p. 291.

6 Renate Böschstein a relevé l'importance du contraste dans la représentation hallérienne: "Die Seligkeitszüge dieser Welt sind politischer Art. Ihre Kraft gewinnen

Elle est implicite, mais néanmoins très présente, dans la description proprement dite de la vie et des moeurs des habitants des Alpes, car ceux-ci sont avant tout caractérisés par le fait qu'ils ne se comportent pas comme les autres "mortels aveugles". C'est ainsi que le poète affirme:

Hier herrscht kein Unterschied, den schlauer Stolz erfunden,
[...]
Hier lässt kein hoher Geist sich von der Ehrsucht blenden,
[...]
Hier macht kein wechselnd Glück die Zeiten unterschieden,
Die Thränen folgen nicht auf kurze Freudigkeit; [...]⁷

Ce renversement de la réalité critiquée qui s'opère dans les fréquentes formules de négation, témoigne du caractère construit et de l'origine conceptuelle de la représentation de la peuplade alpine. L'origine intellectuelle et conceptuelle apparaît en outre dans les termes abstraits, particulièrement fréquents dans la première partie du poème. Haller attribue aux montagnards alpins la "simplicité", la "concorde", la "raison guidée par la nature" qu'il oppose à l'"ambition", la "discorde", à la "chimère brillante" des corrompus⁸. Ces termes désignent plutôt des concepts abstraits et philosophiques que des données ethnologiques concrètes.

... sie aus der kontrastierenden Schilderung der verderbten Kultur." (R.B., *Idylle*, Stuttgart, Metzler, 1977², p. 55.)

Dans son étude concernant *Albrecht von Haller und das klassische Altertum*, parue à Berne en 1928, Anna Ischer montre les parallèles de ces vers avec certains passages des *Satires* d'Horace, cf. p. 88sq.

7 Je cite ici et dans la suite le texte de l'édition critique due à Ludwig Hirzel, Frauenfeld et Leipzig, 1917, comme il est reproduit dans l'édition de A. Elschenbroich, A. von Haller, *Die Alpen und andere Gedichte*, Stuttgart, Reclam, 1965, pp. 3-22. Le chiffre précédé par "(Graven)" indique le passage cité dans la traduction française des *Alpes* par Jean Graven, datant de 1942/43, parue dans l'édition bilingue d'André Gonin, Lausanne 1944. Je cite le texte des *Alpes* en français en m'appuyant sur cette traduction au cas où la citation est intégrée dans une des phrases de mon propre texte. La traduction de Graven est, à ma connaissance, la plus récente en date. Graven qui suit le texte hallérien assez fidèlement (beaucoup plus fidèlement que Tschärner dont la traduction date de 1750), a utilisé la dernière édition parue du vivant de l'auteur, c.à.d. celle de 1777, cependant sans traduire les annotations de l'auteur.

Il s'agit ici des vers 71, 75 et 91, (Graven) p. 25 et 27.

8 A. de Haller, *op.cit.*, v. 50, 63, 67, 75, 64, (Graven) p. 21.

Le lieu d'habitation de ces hommes idéals est, lui aussi, avant tout un anti-lieu dont le caractère conceptuel et antithétique reste reconnaissable malgré la suggestion d'existence réelle invoquée par le déictique "ici". Cet "ici" s'oppose au "là" du monde des corrompus, sous-entendu dans chaque proposition. Il reste d'ailleurs assez vague dans un premier temps, ayant comme référent géographique très général les "Alpes", terme qui ne désigne pas une région confinée par des frontières nationales d'un peuple particulier, mais une région définie par sa particularité géologique qui s'étend largement au delà des frontières nationales.

La structure antithétique détermine aussi la représentation hallérienne dans les parties plus descriptives du poème. Les dizains 18 à 31, qui ont pour thème principal le rapport de l'homme alpin à la nature, mettent en scène l'attitude inverse de celle des hommes corrompus évoquée dans la toute première strophe du poème. Ceux-ci se comportent en dominateurs de la nature et de ses ressources, ils exploitent sans scrupules les "inventions de l'art" et les "dons de la nature"⁹ pour leurs besoins de luxe, ils modifient les formes naturelles, restructurent des paysages entiers afin de les adapter à leurs loisirs. Les hommes des Alpes seraient tout au contraire à l'écoute de la nature à laquelle ils se soumettent. Afin de survivre dans une nature qui est plus rude que celle des plaines, ils tentent de se mettre en harmonie avec elle et la reconnaissent comme instance supérieure.

La partie suivante du poème (les dizains 31 à 45), qui a pour thème le paysage des Alpes, se lit également comme une proposition antithétique. A l'esthétique des "mortels vaniteux" qui exige de modifier et de déformer la nature afin de créer un monde artificiel (constitué de jets d'eau, de parois de marbres richement ornées par des tapis persans, d'or et de diamants), Haller oppose l'esthétique d'un monde naturel. Ce monde naturel laissé intact par les humains offrirait à leur regard attentif la richesse et la beauté tant recherchées dans le monde artificiel et les dépasserait même dans sa variété inépuisable. La description du paysage alpin accentue surtout celles des particularités esthétiques, géologiques et climatiques qui appuient cette antithèse. La vue du sommet du Saint Gothard y est représentée comme une suite de coups d'oeil surprenants et presque insondables, dans leur beauté et leur variété, pour l'oeil humain. L'alternance de la pluie et du soleil y est montrée comme un jeu

⁹ *Ibid.*, v. 2, (Graven) p. 17.

de création transformant les pentes de montagne en tapis de verdure brodée d'arcs-en-ciel. Les fleurs des Alpes y sont décrites étalant leurs couleurs et leurs formes de manière plus artistique que les oeuvres d'art. Les montagnes y sont évoquées comme des trésors inépuisables contenant des matières précieuses et des cristaux plus beaux que ceux tant admirés en Europe. L'antithèse qui oppose le monde naturel au monde artificiel comprend encore un autre aspect: l'effet de cette beauté et de ces richesses naturelles sur l'être humain est, d'après Haller, opposé à celui qu'exercent la beauté et la richesse du monde artificiel. Cette beauté naît du superflu et inspire à l'homme le goût du luxe et la convoitise, tandis que le monde naturel des Alpes ne produirait "rien d'indispensable", il ne fait fleurir que ce "qui sert"¹⁰, préservant ainsi dans l'homme le goût pour la modération et la simplicité. Le monde alpin tel qu'il est représenté dans *Les Alpes* est donc conçu comme un anti-monde, un monde idéal et idéal qui doit son existence à l'image négative d'une réalité contemporaine.

Mais Haller n'en reste pas là. Il ne communique pas "seulement" une idée. Il enrichit son concept par des éléments du monde sensible et donne ainsi à l'idée le statut de l'image. Ce qui est à l'origine une représentation intellectuelle, élaborée par la pensée, paraîtra comme une image, c'est-à-dire comme la reproduction d'une réalité tangible. Le processus qui donne à l'idée le statut de l'image, constitue le deuxième moteur de la représentation hallérienne, le premier étant l'abstraction de l'idéal par le renversement du constat négatif. Si, dans un premier temps, Haller caractérise la peuplade idéale par tout ce qu'elle n'est pas, son lieu d'habitation par tout ce qui l'oppose au monde des vaniteux, il cherche dans un deuxième temps à fournir des données ethnologiques plus concrètes afin d'illustrer cet idéal. Il décrit ainsi les fêtes ou les moeurs de manière à faire apparaître l'absence de discrimination dans la peuplade idéale. Il évoque longuement les travaux des montagnards au rythme des saisons pour illustrer l'idée du rapport harmonieux de l'homme avec la nature, qui s'oppose à la domination utilitariste des corrompus. Il décrit de manière détaillée la flore, les particularités géologiques et minéralogiques des Alpes afin de donner corps au concept de l'inépuisable richesse du monde naturel opposé à un monde artificiel.

10 *Ibid.*, v. 318, (Graven) p. 49.

Mais comment s'y prend-il pour parvenir à cette illustration de son idéal? A partir du onzième dizain, l'auteur des *Alpes* entre dans une description plus spécifique et concrète de la vie sociale des hommes alpins après avoir exposé les caractéristiques de la peuplade idéale de manière générale et abstraite (en renversant les *topoi* initiaux sur les corrompus). Il évoque un moment particulier de l'année ("Wann durch die schwüle Luft gedämpfte Winde streichen") ainsi qu'un site particulier ("So sammlet sich ein Dorf im Schatten breiter Eichen"¹¹) pour y placer l'action d'une fête telle qu'elle se déroulerait chez les habitants de la montagne. Il évoque différentes activités, la lutte, le lancer du disque et la danse des jeunes. Finalement il décrit leur manière de choisir leurs partenaires, de déclarer leur amour.

Son évocation de la lutte, du lancer du disque et de l'amour des "bergers" renvoie aux descriptions de la vie des peuples naturels dans la littérature antique et constitue un emprunt à la tradition littéraire et aux mythes d'un monde meilleur. La fête des bergers dans *Les Alpes* a déjà été rapprochée, à juste titre, de la fête des paysans représentée par Virgile dans les *Géorgiques*, texte qui a servi de modèle au poème hallérien à maints égards¹². Il est intéressant de voir que dans cette description, Virgile lui-même renvoie à un passé révolu et mythifié pour rendre compte du caractère idéal de la vie des paysans. Il la compare à la vie qu'auraient menée les anciens Sabins, les premiers Romains, les Etrusques avant l'âge du fer, dans une époque que Virgile compare (nouveau renvoi!) à l'âge d'or du temps de Saturne¹³. Le site dans lequel Haller place les scènes de jeu et de vie sociale de ses "bergers" ressemble également à celui évoqué par Virgile dans les *Géorgiques*. Les arbres de la forêt près du village et la mousse sous les arbres servant de lieu de repos et de retraite amoureuse aux bergers hallériens, promettaient déjà aux paysans virgiliens un "doux sommeil" ("mollesque sub arbore somni"¹⁴).

11 *Ibid.*, v. 101 et 103, (Graven) p. 27.

12 Anna Ischer (*op.cit.*, p. 99 sq.) fait le rapprochement entre cette description et les *Géorgiques*. Elle indique d'autres parallèles, mais se limite à les relever sur le plan thématique et stylistique, sans chercher à les interpréter.

13 Cf. Virgile, *Les Géorgiques*, II, 532 sq. Je me réfère ici et dans la suite à l'édition bilingue, établie par Henri Goelzer, Paris, Belles Lettres, sans date.

14 Virgile, *op.cit.*, II, 470.

Le poète n'en reste pas à cette évocation de la fête des montagnards. Près de vingt ans après la première rédaction, dans la quatrième édition des *Alpes*, il complète et commente sa description par la note suivante:

Diese ganze Beschreibung ist nach dem Leben gemalt. Sie handelt von den sogenannten Bergfesten, die unter den Einwohnern der bernischen Alpen ganz gemein und mit mehr Lust und Pracht begleitet sind, als man einem Ausländer zumuthen kann zu glauben. Alle die hier beschriebenen Spiele werden dabei getrieben: das ringen [*sic*] und das Steinstossen, das dem werfen des alten Disci ganz gleich kömmt, ist eine Uebung der dauerhaften Kräfte dieses Volkes¹⁵.

L'auteur s'empresse ici d'affirmer que sa description est "peinte d'après la vie", qu'elle a donc un caractère réaliste et documentaire. En confirmant *expressis verbis* la similitude entre les jeux des anciens et ceux de la peuplade alpine, il cherche à faire converger l'image mythifiée des paysans et des peuples anciens avec la réalité ethnologique des hommes alpins, à exclure que le lecteur mette ce rapprochement sur le compte d'une amplification qui s'écarterait des faits. Cette convergence entraîne une restriction: ces fêtes de montagne seraient communes, précise-t-il, dans les "Alpes bernoises". Le qualificatif permet aux lecteurs de localiser de manière plus précise qu'auparavant le lieu idéal sur une carte géographique, possibilité qui renforce en effet l'impression de réalisme de la représentation, mais qui comporte un rétrécissement considérable du lieu idéal. Celui-ci est désormais situé dans la région plus restreinte des "Alpes bernoises". Outre cette précision géographique, la note de 1748 met en oeuvre une autre stratégie d'authentification. En mentionnant l'incrédulité probable de l'observateur étranger "à qui on ne peut pas demander de croire", l'auteur augmente sa propre crédibilité en tant qu'observateur indigène, c'est-à-dire suisse.

La description de la fête ainsi que le commentaire montrent déjà comment Haller procède pour illustrer son idéal. Par le rapprochement de la fête alpine et de celle des anciens, il réussit à conférer ce que l'on pourrait appeler une "valeur mythique" à sa peuplade idéale, à en esquisser une image mythifiée. Mais il n'en reste pas à la seule évocation de cette image mythifiée. Il cherche à en prouver l'authenticité et à faire converger les données de cette image avec celle de la réalité géographique et ethnologique de la peuplade alpine.

15 A. de Haller, *op.cit.*, note au vers 110.

Il procède de manière comparable pour illustrer un autre aspect essentiel de son idéal: le rapport harmonieux de l'homme et de la nature qui constitue, comme je l'ai dit plus haut, le renversement du rapport des corrompus à leur environnement naturel. Dans les strophes 18 à 31 des *Alpes*, Haller dresse une sorte de calendrier des activités de la peuplade alpine au rythme des saisons. Dans cette description, il met en place une structure de correspondance dans laquelle deux forces interagissent, se répondent dans un rythme soutenu et précis: la nature d'une part et l'homme de l'autre. Cette structure de correspondance (d'action et de réaction) se traduit dans un "dès que" (ou une conjonction semblable comme "lorsque" ou "pendant que") répété, qui engage comme premier sujet une force naturelle (par exemple le vent ou le soleil) et comme deuxième sujet correspondant et réagissant les hommes:

Sobald der rauhe Nord der Lüfte Reich verlieret
 Und ein belebter Saft in alle Wesen dringt, [...]
 So bald flieht auch das Volk aus den verhassten Gründen, [...] ¹⁶

Wenn kaum die Lerchen noch den frühen Tag begrüßen
 Und uns das Licht der Welt die ersten Blicke giebt,
 Entreisst der Hirt sich schon aus seiner Liebsten Küssen [...] ¹⁷

Wann von der Sonne Macht die Wiesen sich entzünden
 Und in dem falben Gras des Volkes Hoffnung reift,
 So eilt der muntre Hirt nach den bethauten Gründen,
 Eh noch Aurorens Gold der Berge Höh durchstreift ¹⁸.

Ce tableau des travaux des montagnards met en scène deux acteurs, la nature et l'homme, tandis que dans les vers initiaux du poème seul apparaît l'homme en maître absolu, la nature ne figurant que dans des objets inertes et manipulés comme des rochers taillés, des rocs écartés, des jets d'eau dirigés.

Sur le plan de l'idée, Haller attribue, comme on a pu le voir, un rôle capital à la nature. Il l'érige en instance protectrice contre la véritable cause du mal, les hommes eux-mêmes. L'homme laissé à lui-même se laisse pervertir et éblouir par ses humeurs et ses envies. Pour se maintenir dans la droiture, il a besoin d'une instance qui le guide, qui le protège contre lui-même, sa propre perversion et celle des autres. C'est

¹⁶ *Ibid.*, v. 171 sq., (Graven) p. 35.

¹⁷ *Ibid.*, v. 181, (Graven) p. 35.

¹⁸ *Ibid.*, v. 201 sq., (Graven) p. 23.

une telle instance morale et éducatrice que le poète voit à l'oeuvre lorsqu'il déclare en s'adressant au "peuple heureux":

Sie warf die Alpen auf, dich von der Welt zu zäunen,
Weil sich die Menschen selbst die größten Plagen sind¹⁹.

Ce concept de la nature en tant qu'instance protectrice détermine aussi le rôle attribué à l'autre acteur de la scène, l'homme. Son rôle, c'est d'être en effet "disciple de la Nature", d'agir en accord avec les consignes données par l'instance morale et éducatrice qu'est la nature.

Le calendrier des travaux ruraux s'inspire manifestement de celui dressé par Virgile dans le premier et le deuxième livre des *Géorgiques* portant sur la culture de la terre, des arbres et des vignes. Les deux poètes structurent leurs descriptions selon la succession des saisons en commençant par le printemps. Virgile évoque le printemps en décrivant les signes météorologiques qui indiquent aux campagnards les travaux de culture à exécuter. C'est ainsi que commence le calendrier virgilien:

Vere nuovo, gelidus canis *cum* montibus umor
liquitur et zephyro puris se glaeba resoluit,
depresso incipiat iam *tum* mihi taurus aratro
ingemere, et sulco attritus splendescere uomer²⁰.

La structure de correspondance temporelle dans laquelle interagissent chez Haller les forces naturelles et les hommes, trouve - cet exemple le montre - son modèle chez Virgile qui la construit par un "cum ... tum" qui est cependant moins insistant et accentué que chez le poète suisse.

Haller représente les forces naturelles comme des êtres animés, dotés de pouvoir et d'un caractère spécifique. Il emprunte ce mode de représentation à la mythologie qui incarne les forces de la nature dans des dieux et déesses ayant chacun son ressort et son caractère particuliers. C'est en effet à ces divinités mythiques que ressemblent le vent du nord qui "a déserté l'empire des airs", la terre qui "s'orne d'une parure nouvelle" et la lumière qui dispense "ses premiers regards". A l'époque du poète, ce mode de représentation fait partie, on le sait, d'une rhétorique devenue assez usuelle et même conventionnelle. Néanmoins il lui permet, dans le contexte spécifique du

19 *Ibid.*, v. 53 sq., (Graven) p. 23.

20 Virgile, *op.cit.*, I, 43 sq. (soulignement U.HV.)

poème, de donner corps à son concept de rapport entre l'homme et la nature qui renverse celui des corrompus critiqués. Une telle représentation reflète le respect et la reconnaissance des forces naturelles comme forces vivantes et autonomes ayant leurs propres lois que l'homme est tenu de connaître et de respecter, s'il veut vivre en harmonie avec elles. Une telle attitude s'oppose en effet à celle des corrompus qui considèrent les forces et les éléments naturels comme des objets inertes, manipulables et exploitables.

Dans la représentation hallérienne, ces forces naturelles personnifiées sont liées et soumises à la succession des saisons, elles apparaissent et agissent selon le rythme et le temps cyclique qui est propre à la nature. La nature semble régir le temps avec une intention particulière, elle alterne des temps propices et d'autres qui le sont moins, accordant ainsi aux montagnards leurs ressources alimentaires selon des orientations déterminées. Lorsqu'elle prive l'homme, de vin par exemple, elle le fait pour son bien, pour le protéger contre lui-même. Lorsqu'elle donne, elle ne donne jamais de manière inconditionnelle, elle demande à l'homme d'entrer dans son rythme, de réagir à ses signes, d'utiliser le potentiel qu'elle met à sa disposition, en y engageant toute son énergie et sa peine. C'est à la condition d'une telle collaboration qu'elle satisfait de manière modérée, mais régulière et suffisante les besoins de l'homme.

Le poète suisse construit cette image de la nature personnifiée par opposition à une autre dont il indique explicitement l'origine antique: celle de la nature de l'âge d'or, de la vallée de Tempé, vallée verdoyante, image de paradis chez les anciens:.

Das Schicksal hat euch hier kein Tempe zugesprochen,
Die Wolken, die ihr trinkt, sind schwer von Reif und Strahl [...]²¹.

La nature qui donne tout, d'après Ovide, "sponte sua", abondamment et sans condition, ne demande à l'homme aucun effort. Si la référence aux anciens est explicite à propos de la contre-image hallérienne, elle est moins explicite, mais néanmoins existante, dans l'évocation de la nature difficile, qui trouve son modèle également dans les *Géorgiques* de Virgile. Dans sa description des travaux ruraux, l'auteur latin évoque toutes les catastrophes naturelles et les nuisances qui attendent le paysan qu'il exhorte de ne jamais relâcher ses efforts. Il compare l'homme des

21 Albert de Haller, *op.cit.*, v. 35 sq., (Graven) p. 21.

champs à "l'homme qui sur sa barque fait force de rames pour remonter le fleuve: qu'il vienne seulement à détendre les bras, aussitôt l'esquif saisi par le courant l'entraîne à la dérive"²². Il décrit le labeur du campagnard, qui "tourne et retourne la terre" et énumère les possibles dommages auxquels il doit s'attendre malgré sa peine. Mais il trouve une cause et un sens à cet état de choses:

C'est Jupiter lui-même qui a voulu rendre difficiles les procédés de la culture; le premier il a voulu qu'on remuât la terre avec méthode, aiguissant par les soucis l'intelligence des mortels; et il n'a pas permis à ses sujets de s'engourdir dans la torpeur et la paresse²³.

Déjà Virgile reconnaît donc un but éducatif au labeur humain et oppose, comme le fera plus tard Haller, ces difficultés au bonheur de l'âge d'or, où la nature, avant l'ère de Jupiter, donnait sans condition tout à l'être humain²⁴.

La responsabilité des difficultés que la nature pose à l'homme, incombe chez l'auteur latin au dieu suprême. Jupiter donne, certes, des signes à l'homme pour l'aider dans sa tâche, mais c'est surtout à d'autres dieux que le poète latin attribue la volonté de soutenir l'homme dans sa lutte. Au début de son épopée, Virgile invoque ainsi les dieux tutélaires de l'agriculture, comme Cérès "qui enseigna aux mortels de retourner la terre avec le fer"²⁵, Bacchus, les Faunes, les Dryades, Neptune, Pan, "gardien des brebis"²⁶, Minerve "à qui nous devons l'olivier", en apostrophant "vous tous, dieux et déesses, qui mettez tous vos soins à protéger les guérets, qui nourrissez à leur naissance les fruits spontanés de la terre, et qui, du haut du ciel, faites descendre sur les semailles une pluie abondante"²⁷. Il fait aussi mention de la "nature" (*natura*) comme l'instance qui a donné des lois intrinsèques à la matière²⁸.

22 Virgile, *op.cit.*, I, 201 sq.

23 *Ibid.*, I, 121 sq.

24 Cf. *ibid.*, I, 125 sq: "Avant Jupiter nul laboureur ne travaillait la terre: il eût même été sacrilège de borner les champs ou de les partager avec une bordure; on mettait tout profit en commun, et d'elle-même la terre produisait tout avec d'autant plus de libéralité que nul ne la sollicitait."

25 *Ibid.*, I, 148.

26 *Ibid.*, I, 17 sq.

27 *Ibid.*, I, 21 sq.

28 Cf. *ibid.*, I, 60 sq.

Ces instances divines ainsi différenciées chez Virgile, se trouvent en quelque sorte fusionnées chez Haller. Chez lui, c'est une même instance qui détermine les lois du climat, de la matière, qui pose les obstacles dans un but éducatif et, dans une plus grande mesure que chez Virgile, moral. Il crée par cette fusion, conformément à son idéal, une image d'une nature plus cohérente et responsable, d'une nature qui offre une plus grande sécurité et protection à l'homme que celle de Virgile, puisqu'elle détient seule toutes ces différentes fonctions qu'elle met en oeuvre suivant un plan et une intention unifiée. L'image de la nature qui se dégage de cette description des travaux des montagnards se fonde donc essentiellement sur celle transmise dans les *Géorgiques*, mais elle est modifiée conformément à l'idéal hallérien.

Haller procède de manière semblable pour esquisser l'image de l'homme qui se trouve face à cette nature. Il modèle cette image d'après celle de l'homme de la terre des *Géorgiques*, mais il introduit certaines différences, qui reçoivent toute leur signification dans la comparaison des deux textes. Si Virgile évoque les activités de l'homme des champs principalement sous la forme de l'impératif, du subjonctif, du conditionnel ou sous d'autres formes apparentées exprimant l'injonction ou le souhait²⁹, l'auteur des *Alpes*, lui, utilise la forme de l'indicatif dans son évocation du peuple alpin qui "s'empresse vers l'alpe", qui "tire du lait le pain des Alpes" etc. Cette différence traduit l'optique des deux textes. Les *Géorgiques* épousent la forme d'un traité d'agriculture qui se veut recommandation, recueil de conseils à suivre, exhortation aux Romains de revenir aux travaux de la terre et de les revaloriser³⁰. Elles mettent en perspective le bonheur de l'homme de la terre et dessinent un idéal qui peut être réalisé à certaines conditions, tandis que *Les Alpes* présentent un idéal dont le poète prétend avoir trouvé la réalisation chez les habitants des Alpes. Il montre ainsi des hommes qui ont en quelque

29 Cf. par exemple les vers suivants des *Géorgiques*: "Au premier signe du printemps, [...] il faut [...] que le taureau commence à gémir en tirant l'araire [...]" (I, 43). "Toutefois, avant de fendre une plaine avec le fer, [...] ayons soin de nous instruire des vents [...]" (I, 50). "De deux ans un, tu laisseras, après la moisson, la terre se donner du relâche [...]" (I, 188).

30 Cette intention se traduit par exemple dans les vers que le poète adresse à Octavien: "[...] accorde-moi une course facile, favorise l'audace de mon entreprise, et prenant comme moi en pitié l'homme des champs qui ne connaît pas le chemin (*ignarosque viae agrestis*) montre-moi le chemin [...]" (Virgile, *op.cit.*, I, 40 sq.).

sorte effectivement suivi les conseils de Virgile: l'impératif et le subjonctif peuvent ainsi se transformer en indicatif³¹.

D'autres différences concernent les travaux requis par la situation géographique du peuple alpin. Si, aux premiers signes de printemps, les paysans virgiliens commencent par retourner la terre, les montagnards des Alpes se consacrent à l'activité demandée par leur situation: ils sortent leur bétail des étables et montent avec lui à l'alpage. Le poète intègre dans la description de cette montée à l'alpage des détails caractéristiques, comme le chant des alouettes, le mouvement lent des vaches au corps lourd, il désigne les herbes qu'elles broutent comme le "trèfle" et le "sainfoin", plantes caractéristiques des pâturages alpins. Dès la quatrième édition de son poème de 1748, Haller commente cette montée à l'alpage, dont le poème nous dit qu'elle a lieu dès que le rude vent du nord a déserté "l'empire des airs", par une note:

Im Anfange des Maimonats brechen aus den Städten und Dörfern die Hirten mit ihrem Vieh auf und ziehen mit einer eigenen Fröhlichkeit zuerst auf die niedrigen und im Brachmonat auf die höheren Alpen³².

L'auteur des *Alpes* modifie et précise ici l'indication temporelle. Si le poème indique par la disparition du vent un temps d'ordre mythique, la note transpose ce temps mythique dans l'ordre temporel plus rationnel et "réaliste" du calendrier, au "mois de mai", et plus spécifiquement du calendrier rural, au "mois de la jachère". L'auteur explique dans une autre note, toujours dans l'édition de 1748, à propos du trèfle et du sainfoin désignés par leurs noms populaires dans le poème, qu'il s'agit d'une "herbe qui est préférée dans les pâturages à toutes les autres", en ajoutant les noms latins et des définitions qu'il a données de ces plantes dans son ouvrage scientifique sur les plantes des Alpes³³.

Le poète procède de manière analogue dans sa description des travaux d'automne. L'automne dans les Alpes occupe les montagnards, nous dit le poème hallérien, par la récolte des fruits et par la chasse, et non, à la différence des paysans virgiliens, par la récolte du vin. Cette différence est explicitée:

31 Le poème hallérien contient aussi une exhortation, il est, comme celui de Virgile, un poème didactique, mais cette exhortation concerne le souci de conserver le bonheur réalisé.

32 A. de Haller, *op.cit.*, note au v. 177.

33 Cf. *ibid.*, note au v. 187.

Zwar hier bekränzt der Herbst die Hügel nicht mit Reben,
Man presst kein gährend Nass gequetschten Beeren ab.
Die Erde hat zum Durst nur Brünnen hergegeben [...] ³⁴.

L'absence des vignes dans les Alpes sert d'exemple, nous l'avons vu, pour illustrer le souci moral d'une nature qui est, suivant le concept hallérien, instance éducatrice et protectrice. A partir de la quatrième édition des *Alpes*, Haller rajoute à ces vers la note suivante:

Dieser Mangel an Wein ist den eigentlichen Alpen eigen, dann [*sic*] die nächsten Thäler zeugen oft die stärksten Weine, ganz nahe unter den Eisgebürgen, wie der feurige Wein zu Martinach am Fuss des S. Bernhards-Bergs. Aber ich beschreibe hier die Einwohner der bernischen Thäler Weissland und Siebenthal, wo allerdings kein Wein und wenig Korn erzielet wird ³⁵.

Le jeune voyageur de 1728 avait déjà remarqué que le vin existait bel et bien dans les Alpes. A propos de Martigny, il avait noté dans son journal de voyage: "Ce bourg n'a rien de beau et le château est ruiné entièrement, mais le vin en est célèbre pour sa force et sa bonté" ³⁶. Si l'intention d'illustrer son concept de la nature par un exemple frappant l'avait emporté sur l'exacte vérité dans le poème, la note de 1748 témoigne du souci du poète de faire converger l'idéal et la réalité des faits. Cette convergence exige pourtant de nouveau une restriction: le manque de vin serait caractéristique non pas des Alpes en général, mais des Alpes "proprement dites", commente-t-il. Peu après il explique que les "Alpes proprement dites" sont les vallées bernoises de "Weissland" et de "Siebenthal". Les "bienheureux" qu'il dit décrire ici, seraient donc les habitants de ces vallées particulières et non des "Alpes" en général. L'auteur avait, à propos des fêtes de la montagne, restreint le "champs d'application" de son idéal une première fois en réduisant les Alpes aux "Alpes bernoises", il le fait une nouvelle fois en réduisant les "Alpes bernoises" à deux vallées.

La description de l'hiver dans les Alpes traduit, elle aussi, l'intention de l'auteur de faire converger les données de l'image mythifiée et les faits de la réalité ethnologique. En se retirant pendant l'hiver dans leurs cabanes pour se vouer aux tâches d'intérieur, se reposer des peines des travaux externes et se rendre visite mutuellement, les bergers des Alpes

34 *Ibid.*, v. 221 sq., (Graven) p. 41.

35 *Ibid.*, note au v.221.

36 A.de Haller. *op.cit.* (*récit*), p. 12.

suivent en effet l'exemple des paysans virgiliens qui, "pendant les froids [...] jouissent de ce qu'ils ont gagné"³⁷. Haller introduit dans sa description un élément qui caractérise mieux encore les hommes alpins: la fabrication du fromage. Il donne une description étonnamment détaillée et technique de leur manière de "tirer du lait le pain des Alpes". Il évoque leur façon de cuire le lait pour en faire des laitages spéciaux que le poète désigne par leurs noms dialectaux ("Zieger" et "Molke"), il décrit la technique et l'instrument servant à formater le fromage³⁸. Ces détails renforcent en effet l'impression que sa description est "peinte d'après la vie", au prix même de ne pas être comprise par un lecteur ignorant les techniques et les termes mentionnés. Dans l'édition de 1748, Haller cherche à contrôler le risque d'incompréhension en expliquant dans une note à propos du terme de "Zieger":

Recocta oder Zieger. Man kann hierbei des Herrn Scheuchzers Beschreibung der Milcharbeiten in der ersten Alpenreise nach des geschickten Hrn. Sulzers Übersetzung nachsehen³⁹.

Cette note n'a pas seulement pour fonction de rendre compréhensible le terme dialectal par sa traduction en latin. Elle représente de surcroît une stratégie d'authentification en renvoyant à une source externe qui confirmerait la véracité de ce que dit le poète dans ses vers. Le livre du Suisse Johann Jakob Scheuchzer, la *Naturgeschichte des Schweizerlandes* est en effet un ouvrage de référence pour tout ce qui concerne les phénomènes naturels et ethnologiques de la Suisse de cette époque. Si l'on suit le conseil donné par Haller en allant "vérifier" dans l'ouvrage de Scheuchzer, on trouve effectivement une description très détaillée des travaux du vacher alpin qui, mentionnant et expliquant tous les termes techniques et dialectaux, y inclut les termes de "Zieger" et "Molke". La description de Scheuchzer est illustrée par une planche gravée qui montre l'intérieur d'une cabane d'alpage avec tous les instruments nécessaires à la fabrication du fromage expliqués dans une légende annexe⁴⁰. On

37 Virgile, *op.cit.*, I, 300 sq.

38 Cf. A. de Haller, *op.cit.*, v. 241 sq.

39 *Ibid.*, note au v. 248.

40 *Johann Jakob Scheuchzers Naturgeschichte des Schweizerlandes Samt seinen Reisen über die Schweizerischen Gebürge*, Aufs neue herausgegeben und mit einigen Anmerkungen versehen, Von Johann Georg Sulzern, Zürich, David Gessner, 1746, Erster Theil, p. 58 sq.

remarquera que les détails et termes donnés dans *Les Alpes* sont tout à fait conformes aux indications et aux illustrations de Scheuchzer. La référence à l'ouvrage du Zurichois peut donc effectivement confirmer l'authenticité de la représentation hallérienne.

Il est néanmoins intéressant de remarquer que l'ouvrage du savant qui se veut empirique et documentaire contient lui-même des traces très nettes d'une mythification du monde et de l'homme alpin. Selon Scheuchzer, le vacher alpin est "un homme honnête et droit, l'image même de l'ancienne simplicité et intégrité helvétique"⁴¹. Dans l'introduction de son chapitre, Scheuchzer compare la Suisse à la terre promise en déclarant: "Unter den Wundergaben, damit der gütigste Gott unsere Eydgenössischen Lande, gleich vor altem das Land Canaan, segnet, ist nicht die geringste die Milch [...]"⁴². Dans sa description de la vie quotidienne des vachers alpins, de leur apparence, de leurs coutumes, le naturaliste fait constamment référence aux anciens: il renvoie à une comédie d'Aristophane, à la première églogue de Virgile ou encore à *L'Odyssee* d'Homère pour décrire le caractère des différents laitages ou pour expliquer la manière dont les hommes alpins fabriquent le fromage⁴³. La signification de l'ouvrage de Scheuchzer pour *Les Alpes* semble donc être double: tout en constituant la référence et en quelque sorte le garant de la réalité ethnologique de la peuplade alpine, il prête main-forte à la conjonction de l'image mythifiée et de l'image réaliste des Suisses des Alpes que Haller cherche à opérer.

La description des activités hivernales contient encore un autre élément qui fait référence aux coutumes particulières de la peuplade des "Alpes bernoises". Le poète intègre dans son évocation de l'année des montagnards une mention de l'histoire helvétique. Parmi les activités du montagnard retiré "dans ses huttes enneigées" figurent l'enseignement des signes astronomiques et météorologiques, le chant, mais aussi la transmission des événements et légendes historiques par la narration orale. Les hommes qui se chargent de cette transmission incarnent encore pour le poète l'esprit de l'histoire. Il dit d'un d'eux:

41 Cf. J.J. Scheuchzer, *op.cit.*, p. 58: "[...] ein ehrlicher, aufrichtiger Mann, ja ein Abdruck der alten Schweizerischen und redlichen Einfalt, sowol [*sic*] in seinem Leben als Thun."

42 Cf. *ibid.*

43 Cf. *ibid.*, p. 60 sq.

Er ist ein Beispiel noch von unsern Helden-Ahnen,
In deren Faust der Blitz und Gott im Herzen war;
Er malt die Schlachten ab, zählt die ersiegten Fahnen,
Bestürmt der Feinde Wall und rühmt die kühnste Schaar⁴⁴.

Et d'un autre:

Ein anderer, dessen Haupt mit gleichem Schnee bedeckt,
Ein lebendes Gesetz, des Volkes Richtschnur ist,
Lehrt, wie die feige Welt ins Joch den Nacken strecket,
Wie eitler Fürsten Pracht das Mark der Länder frisst,
Wie Tell mit kühnem Muth das harte Joch zertreten, [...] ⁴⁵

Si la présence de l'histoire et du temps historique apporte en effet un élément de réalisme à la représentation de la peuplade idéale, elle est au fond en contradiction avec le concept du temps tel que le poète l'a exposé dans la première partie du poème. Chez les hommes alpins, avait-il déclaré,

Das Leben rinnt dahin in ungestörtem Frieden,
Heut ist wie gestern war und morgen wird wie heut.
Kein ungewohnter Fall bezeichnet hier die Tage, [...] ⁴⁶

Une telle vie ne devrait donc pas connaître d'événement historique qui "marque les jours" et qui, comme l'acte de Tell, renverse le cours de l'histoire. Haller réussit à résoudre cette contradiction par une stratégie narrative spécifique. Il ne décrit pas, comme on peut le constater, l'événement historique et ponctuel en tant que tel, mais il l'insère dans une autre structure temporelle qui est, elle, cyclique, à savoir les soirées hivernales pendant lesquelles cet événement est périodiquement évoqué. Par cette stratégie narrative le poète réussit à superposer l'ordre temporel cyclique du peuple naturel mythifié et l'ordre temporel linéaire et historique du peuple réellement existant, héritier d'une histoire héroïque.

Haller conclut sa description de l'hiver en évoquant d'autres activités "intellectuelles" des bergers, tel l'enseignement de l'histoire naturelle, qui, comme chez les paysans virgiliens, transmet l'art d'interpréter les signes données par la nature, et permet aux montagnards de vivre en

44 *Ibid.*, v. 285 sq., (Graven) p.47.

45 *Ibid.*, v. 291 sq., (Graven) p.47.

46 *Ibid.*, v. 93 sq., (Graven) p. 27.

accord avec les événements naturels. Le poète s'empresse, là aussi, de confirmer le caractère réaliste d'une description qui semble en effet se modeler plus sur les images d'un ordre social et politique utopique suggérées par de nombreux romans à cette époque que sur les faits réels. Il rajoute, à partir de l'édition de 1748, la note suivante:

Alle diese Beschreibungen von klugen Bauern sind nach der Natur nachgeahmt, obwohl ein Fremder dieselben der Einbildung zuzuschreiben versucht werden möchte. Der Liebhaber der Natur, der alte tapfere Krieger, der bäurische Dichter und selbst der Staatsmann im Hirtenkleide sind auf den Alpen gemein. Ihrer Einwohner Beredsamkeit, ihre Klugheit und ihre Liebe zur Dichtkunst sind in meinem Vaterlande so bekannt, als auswärtig ihre unerschrockne Standhaftigkeit im Gefechte⁴⁷.

La description du calendrier alpin fait donc ressortir une image des Suisses des Alpes et de leur rapport à la nature qui est à la fois une image mythique et réaliste. Conçue comme l'illustration d'un idéal, cette image reçoit sa "valeur mythique" du rapprochement avec les paysans virgiliens, qui lui confère toute la glorification et l'estime morale dont est généralement investi l'homme de la terre dans les *Géorgiques*. Le poète confère d'autre part un caractère réaliste à cette image en y intégrant des données spécifiques de la réalité ethnologique et historique et en transposant les éléments mythiques dans un ordre rationnel et empirique.

J'ai essayé de mettre en lumière le processus qui mène à la constitution d'une telle image en analysant deux thèmes centraux du poème, le rapport de l'homme alpin à l'autre et son rapport à la nature. On peut le faire également pour le troisième thème important du poème, le paysage alpin. Les strophes qui traitent ce thème (31 à 44) mettent en scène le point de vue du voyageur extérieur motivé par un intérêt esthétique et naturaliste qui ne se recoupe que partiellement avec celui des hommes alpins eux-mêmes. Je me contenterai de quelques remarques sommaires à propos de cette partie du poème afin de montrer que ce processus constitue un mode de représentation qui détermine le poème dans son entier.

La description du paysage alpin se lit, on l'a vu, comme une proposition opposée à l'esthétique des corrompus exposée au début

47 Cf., *ibid.*, note au v. 261.

du poème. A la beauté artificielle créée par les corrompus, le poète oppose la beauté naturelle des Alpes. Dans la représentation, la beauté merveilleuse et inépuisable du paysage alpin semble être l'oeuvre de dieux mythologiques, tels Titan qui "dore la neige des cimes"⁴⁸, ou Flore et ses "riants enfants"⁴⁹, ainsi que des cristaux, plantes ou torrents animés et personnifiés. Tout en empruntant ce mode de représentation à la mythologie, le poète intègre dans sa description de nombreux détails très précis résultant d'une observation et d'une connaissance poussée des phénomènes naturels des Alpes, tels les effets de lumière en haute montagne, l'action souterraine des minéraux, la structure des plantes caractéristiques. Cette partie du poème révèle, comme les autres, une volonté de confirmer le caractère réaliste des descriptions, notamment dans les notes rajoutées à partir de l'édition de 1748. C'est ainsi que Haller assure par exemple à propos de sa description poétique d'une cascade qu'elle est "en effet peinte d'après la nature" en précisant qu'il s'agit en fait du "Staubbach", lieu géographiquement localisable, et en citant comme preuve de véracité le témoignage extérieur d'un "Oberamtsmann" qui aurait trouvé particulièrement "juste" l'expression donnée à ce phénomène⁵⁰.

C'est dans cette même stratégie d'authentification que s'inscrivent de nombreuses notes donnant le nom scientifique d'une plante ou une explication supplémentaire d'un phénomène décrit, ainsi que le renvoi à d'autres ouvrages portant sur les mêmes objets. L'image du paysage qui se dégage des *Alpes* se constitue donc apparemment par le même processus que celle du peuple alpin, processus dont j'aimerais, en résumé de mon analyse, rappeler sommairement les différents temps.

Dans ce que l'on pourrait appeler un premier temps, l'auteur des *Alpes* construit un idéal par renversement du constat négatif qui constitue le point de départ du poème. C'est ainsi, par antithèse, qu'il crée un peuple idéal et un lieu idéal qui ne se rattache d'abord que très vaguement au lieu évoqué dans le titre du poème. Dans un deuxième temps, il cherche à illustrer son idéal, à lui donner le statut de l'image en évoquant un décor et des situations concrets et spécifiques. Il emprunte les éléments principaux de ces situations et de ce décor à la tradition littéraire et aux mythes d'un monde meilleur tout en y intégrant

48 *Ibid.*, v. 321, (Graven) p. 51.

49 *Ibid.*, v. 376, (Graven) p. 57.

50 Cf. *ibid.* note au v. 360.

des données plus spécifiques de la réalité ethnologique des habitants des Alpes. C'est ainsi que l'idéal abstrait se transforme en ce que j'ai appelé une "image mythifiée". Dans un troisième temps, l'auteur des *Alpes* cherche finalement à renforcer les éléments se référant à la réalité alpine. C'est surtout à partir de la quatrième édition, celle de 1748, qu'il lui importe de prouver que l'image mythique du peuple alpin évoquée dans son poème correspond à la réalité des faits, que cette image est en fait un "tableau peint d'après la vie", de montrer que l'idéal existe, s'incarne bel et bien dans un endroit réellement existant, dans un peuple existant, chez ses compatriotes, les Suisses des Alpes. Il n'appartient qu'aux lecteurs attentifs des notes de remarquer que cette convergence n'est finalement pas complète, que Haller n'est en mesure de garantir une telle existence réelle de son idéal que pour une partie de ce peuple et pour une partie de l'espace idéal, c'est-à-dire pour les habitants de deux vallées reculées des Alpes bernoises.

Voilà les différents moments d'un mode de représentation qui repose sur trois catégories qui semblent à première vue s'exclure réciproquement, mais qui désignent en fait chacune un de ces moments, et par là une des trois facettes de cette représentation: l'idéal, l'image mythifiée et le tableau "peint d'après la vie". Il est vrai néanmoins qu'il s'agit d'un faux tableau réaliste, que ce tableau n'est pas, comme on pourrait le croire, peint directement "d'après la vie" (dans la mesure où cela est possible), que son fondement n'est pas l'observation immédiate par les sens, mais, dans un premier temps, celui de l'idée, du contenu moral à transmettre, et dans un deuxième temps celui des images empruntées aux mythes d'un meilleur monde, sur lesquelles se "greffe" finalement l'observation du réel.

Si le but de mon analyse était principalement de dégager un aspect du poème même, un procédé de représentation particulier, son résultat sert peut-être aussi à éclairer un phénomène de l'histoire de la réception des *Alpes*. L'énorme succès du poème, le rôle capital que *Les Alpes* ont joué dans la genèse et la diffusion dans l'Europe entière de ce qu'on appelle le "mythe de la Suisse" pourrait s'expliquer en partie par le caractère particulier de l'image des Suisses des Alpes que Haller a su suggérer. Pour que le poème ait pu si parfaitement correspondre aux attentes des lecteurs, les idéaux et les images déterminant cette attente ont dû être modelés sur les mêmes concepts et mythes qui structurent l'image du peuple alpin transmise dans *Les Alpes*. La critique du luxe ainsi que l'alternative du bonheur pastoral constituaient en effet un modèle assez

puissant et général que les contemporains se sont empressés de reconnaître dans le lieu réellement existant que le poème hallérien leur proposait, faisant ainsi de la Suisse le pays, où s'incarnerait, au milieu de l'Europe, les idéaux et les images de bonheur généralement projetés dans le passé ou dans des contrées lointaines et exotiques. Un tel "transfert" de l'idéal et des images mythiques sur un lieu réellement existant était d'autant plus facile à opérer que Haller lui-même indiquait en quelque sorte la démarche à suivre. C'est ainsi que Madame du Boccage, dans ses *Vers adressés à Mr Haller*, constate que les dieux avaient abandonné le Parnasse pour venir aux Alpes, que Phébus présidait désormais "aux sources du Rhin" et que

[...] les beaux vallons de Tempé
Sont aux lieux, où tu reçus l'être.
Le siècle d'or doit y renaître⁵¹.

La lectrice enthousiaste opère ici le déplacement du lieu idéal et mythique de la Grèce antique aux Alpes avec les termes hallériens mêmes, sans pour autant considérer que sa référence aux "vallons de Tempé" contredit le texte des *Alpes*, dans la mesure où elle néglige la différenciation que le poète avait introduite en postulant que ce n'était pas la nature généreuse du siècle d'or qui régnait dans les Alpes, mais une nature difficile dont il avait trouvé le modèle chez Virgile.

Si Haller avait initialement voulu exposer un concept moral dans *Les Alpes*, il a dû rapidement se rendre compte que ses lecteurs s'intéressaient moins au contenu philosophique de son poème qu'à l'image qu'il avait peinte pour l'illustrer, et plus spécifiquement encore à l'ancrage de cette image dans la réalité géographique existante des Alpes⁵². Un témoignage particulier de cet intérêt lui était donné en 1746, dans un ouvrage réunissant plusieurs textes du naturaliste Zurichois Johann Jakob Scheuchzer, édité par l'allemand Johann Georg Sulzer. Sulzer avait traduit et annoté les *Seltsamer Naturgeschichten des Schweizerlandes wöchentliche Erzählung*, paru dès 1704 et les *Itinera per Helvetiae alpinas regiones facta*, paru en 1723 pour les unir dans

51 Cf. *Vers adressés à Mr. Haller par Me. du Boccage. Seconde Partie ou Traductions, qui peuvent servir de Suite aux Poésies de Mr. Haller*, Berne, 1760, p. 33 sq.

52 Cf. Gabriel Cunche, *La renommée de A. de Haller en France*, Neuchâtel, 1921.

l'ouvrage intitulé *Naturgeschichte des Schweizerlandes*. Dans sa préface, Sulzer s'efforce de convaincre de l'utilité de cet ouvrage en donnant l'image d'une nature produisant des phénomènes "merveilleux" et "curieux" que Scheuchzer, en chercheur infatigable, aurait explorés pour le lecteur. Pour preuve de la véracité de cette caractéristique de la nature alpine, Sulzer cite le poème des *Alpes*⁵³. Le poème hallérien est donc considéré avant tout comme un "tableau peint d'après la vie" qui peut servir de preuve d'authenticité. Le fait est d'autant plus remarquable et amusant que Haller, dans la note que j'ai commentée ci-dessus, renvoie lui-même à l'ouvrage de Scheuchzer pour prouver la véracité de sa propre représentation du peuple alpin.

Était-ce pour encourager cet intérêt des lecteurs que Haller s'est décidé, deux ans après la parution de l'édition de Sulzer, en 1748, à rajouter ces notes qui cherchent à renforcer le côté réaliste du poème, qui rajustent, corrigent et précisent afin de faire mieux converger les traits de l'idéal et du mythe avec ceux de la réalité alpine? C'est un fait biographique qui pourrait avoir motivé une telle intention du poète. Si l'on en croit la biographie de Hirzel, la rédaction de ces notes, c'est-à-dire la préparation de la quatrième édition des *Alpes*, tombait dans une période d'efforts intenses qui devaient permettre à Haller de gagner l'estime du gouvernement de Berne et de trouver un poste à Berne, ce qui a finalement réussi en 1753⁵⁴. On peut donc présumer que l'intérêt patriotique accru du poète à cet époque coïncidait avec la disposition et le besoin des lecteurs européens de voir se concrétiser en Suisse leurs images de bonheur. Le fait de renforcer le caractère réaliste de sa représentation et de promouvoir ainsi cette tendance des lecteurs aurait donc servi, dans cette hypothèse, à glorifier la patrie.

Il est cependant intéressant de remarquer que les lecteurs des *Alpes* ne semblaient plus avoir besoin d'une telle confirmation, que leur but était déjà atteint à l'époque de la quatrième édition. Comment expliquer autrement que, surtout à l'étranger, on a si peu tenu compte des notes de la quatrième édition de 1748? Il est en effet curieux que Béat Vincent Tschanner, admirateur et proche de l'auteur des *Alpes*, ait publié, en 1750, sa traduction en français du poème, sans traduire ces notes, qu'il réédite et modifie sa traduction, couronnée de succès, à plusieurs reprises jusqu'en 1775, sans jamais en tenir compte.

53 J.J. Scheuchzer, *op.cit.* (éd.Sulzer), p. 5.

54 Cf. A. de Haller, *Gedichte*, (éd.Hirzel), cit., vol. 1, p. 279 sq.

Il semble en effet que l'image des Suisses des Alpes comme peuple idéal, que le rôle de la Suisse des Alpes comme lieu du bonheur idéal était désormais solidement établi. Il est significatif que dans cette optique, on lisait *Les Alpes* avant tout comme un poème patriotique, que l'on mettait l'intention philosophique et morale au second plan, que l'on ne remarquait plus que le poème impliquait, dans la critique des corrompus, celle des compatriotes suisses qui les imitaient. C'est ainsi que Béat Vincent Tschärner affirme lui-même en 1754, dans ses *Annotations au poème hallérien sur les Alpes*:

Die Absicht des Poeten ist überhaupt, das Lob seines Vaterlandes und seiner Landesleute zu besingen. Er hat aber, um den Nutzen seiner Arbeit weiter auszudehnen, zur Nebenabsicht die Verhandlung eines treflichen Moralsatzes gewehlet, den ihm der Inhalt selbst seines Gedichtes an die Hand geschaffet hat⁵⁵.

Il existe peut-être encore une autre raison pour laquelle les lecteurs et traducteurs des *Alpes* n'ont pas tenu compte des notes de 1748. Peut-être ne voulaient-ils pas voir l'espace où semblaient enfin se concrétiser leurs idéaux et leurs images de bonheur, se rétrécir à deux vallées de cette Suisse des Alpes, espace idéal qu'ils avaient plutôt tendance à agrandir, pour en faire la Suisse tout court. La prise en considération de ces notes les y aurait contraints, car le désir d'idéaliser son pays avait été, chez l'auteur des *Alpes*, accompagné de son souci d'exactitude.

55 Béat Vincent Tschärner, "Anmerkungen über das Hallersche Gedicht von den Alpen." In: *Die neuesten Sammlungen vermischter Schriften*, Zweyter Band, Zürich, 1754, p. 396 sq.

Zusammenfassung

Entwerfen Hallers *Alpen* ein Ideal, mythologisieren sie ein Volk und eine Landschaft oder zeichnen sie ein realistisches Gemälde der Schweizer Alpen und ihrer Bewohner? Es wird gezeigt, dass diese Vorgehensweisen einander nicht ausschliessen, dass es sich vielmehr um drei sukzessive Momente des Darstellungsprozesses handelt. Ausgehend von einer scharfen Kritik allgemein herrschender Verhältnisse entwirft Haller (in Anlehnung an Muralt) als Gegenbild solcher Zustände das Ideal unverdorbener Menschen und unverdorbener Natur, illustriert (im Bezug auf Vergils *Georgica*) die Idee und macht sie zum mythologisierten Bild, dem er durch die Verflechtung mit charakteristischen ethnologischen Gegebenheiten der Alpenbewohner (wie sie Scheuchzer darstellt) ein realistisches Gepräge zu geben weiss. In diesem Zusammenhange werden besonders die bisher wenig beachteten, in der vierten Auflage von 1748 vom Autor hinzugefügten Anmerkungen untersucht und Aspekte der europäischen Rezeptionsgeschichte des Gedichtes behandelt.